

## EN 1916 :

### **Nos Alliés les Russes :**

Une collecte est ouverte en novembre 1916 pour les hôpitaux et ambulances de *nos alliés les Russes*. Une souscription est organisée à Saint-Léger, tandis que la municipalité de Decize refuse d'accorder une subvention, prétextant qu'elle a déjà fort à faire avec les blessés français. Les graves événements qui vont se produire l'année suivante en Russie anéantiront cet effort de solidarité internationale. Fin 1917 et en 1918, la presse jugera très sévèrement la défection de l'armée russe, l'armistice de Brest-Litovsk avec l'Allemagne et les violences de la Révolution d'Octobre : "*Il est encore temps pour nous de crier au peuple russe qu'on veut le réduire à l'esclavage et à la honte, de le supplier de s'arracher à l'étreinte maximaliste*"<sup>[1]</sup>. Dans les forêts nivernaises, plusieurs chantiers de bûcherons emploient des anciens soldats de l'armée russe, dont certains régiments combattaient sur le front occidental depuis 1915 et d'autres ont été ramenés en France avec l'armée d'Orient et désarmés. On n'oublie pas le peuple qui a été la première victime du conflit. A Decize on collecte 682 F lors de la **Journée Serbe**<sup>[2]</sup>. Les habitants de Champvert se mobilisent afin de "*secourir cette noble et malheureuse Serbie envahie*"<sup>[3]</sup>.

### **A l'arrière, le moral reste bon.**

En 1916, les Français vibrent aux mots d'ordre martiaux : "*On les aura*" (ordre du jour du Général Pétain, 19 avril), "*Il le faut ! C'est le mot d'ordre que je vous rapporte des tranchées*" (Georges Clémenceau, 17 mai), "*Debout, les morts !*"<sup>[4]</sup> Un dessin de Forain montre deux poilus qui échangent ce dialogue : "*Pourvu qu'ils tiennent ! - Qui ? - Les civils !*"

---

[<sup>1</sup>] *La Tribune*, 11 décembre 1917. Les *maximalistes* (traduction du russe *bolchevik*) sont les partisans de Lénine, qui sont alors majoritaires dans le Parti Socialiste Russe.

[<sup>2</sup>] *La Tribune*, 5 juillet 1916.

[<sup>3</sup>] Ces attestations de solidarité avec la Serbie contrastent terriblement avec le contenu de la presse française du printemps 1999. L'agresseur a changé, mais le champ de bataille est le même...

[<sup>4</sup>] C'est le cri poussé le 8 avril 1915 par l'adjudant Péricard du 95e R.I. dans un boyau du Bois-Brûlé. Encerclé par les Allemands, il s'était aperçu que la plupart des soldats qui l'entouraient étaient soit morts, soit gravement blessés.

**Collectes et subventions afin d'aider les oeuvres de bienfaisance :**

L'oeuvre du Tricot du Soldat organise, commune par commune, la collecte d'écharpes, de couvertures, de mitaines, de passe-montagne... A Saint-Léger, la commune décide d'acheter de la laine qui est *"remise aux bons soins des maîtres de l'école qui se chargeront de centraliser les travaux des écolières et des personnes de bonne volonté* <sup>[5]</sup>."

**Les frais de casernement sont lourds.**

Le 13e R.I. a quitté la caserne Charbonnier en août 1914. Plusieurs compagnies de formation du 37e R.I. le remplacent. La ville de Decize accueille aussi le dépôt du 79e R.I. Les frais de casernement sont énormes : en décembre 1916, il faut verser 12000 francs pour 5 trimestres (10% du budget de la commune). En temps normal, les soldats cantonnés à la Caserne Charbonnier rapportent de l'argent à la ville, puisque toutes les fournitures sont taxées par l'octroi ; mais le dépôt du 79e a été installé hors des limites de l'octroi, au Camp du Clocheton (sur le champ de tir de Caquerêt) et au moulin de Chevannes ; le dépôt du 69e se partage entre Saint-Léger et La Machine.

Certains mois, près de 6000 hommes de troupe ont été hébergés dans le canton <sup>[6]</sup>. Les dépenses imposées à la ville de Decize ne cessent de croître. En juin 1917, la municipalité demande que soient réduits les tarifs de casernement, à l'occasion d'un renouvellement de l'abonnement : 2,50 F/h/an au lieu de 3 F et 3 F/cheval/an au lieu de 7 F. En cas de refus, on envisage d'emprunter des fonds à la Caisse d'Epargne. Maître Quillier propose d'avancer à la ville une somme de 1000 francs remboursable avec un intérêt de 5% sur dix ans. Une tarification médiane est acceptée en juin 1918 pour une durée de cinq ans seulement.

Deux positions antinomiques sont développées au cours de ces débats. Les Decizois veulent conserver une importante garnison. En revanche, ils rechignent à payer les lourdes charges d'entretien des militaires. Pourtant, l'armée fait vivre le commerce de la petite ville...

---

[ 5] Registre des Délibérations Municipales de Saint-Léger, 21 novembre 1914.

[ 6] Cet effectif n'est plus vrai en août 1916 ; M. Archambault, maire par intérim, réclame que l'on revienne à ce maximum pour l'incorporation des recrues de 1917. Avec l'arrivée des Américains à Verneuil, on doublera cet effectif à la fin de 1918.

Ce manque d'enthousiasme pèsera lourd en 1920, quand l'armée décidera de supprimer la garnison et mettra en vente la caserne Charbonnier.

Le conseil municipal de Saint-Léger est lui aussi en conflit avec les autorités militaires à propos de l'alimentation des soldats territoriaux gardes-voie. Il faut leur verser 2,50 F par jour ; l'armée ne rembourse que 2 F et le reste est à la charge de la commune, qui refuse cette dépense.



**Dans la tranchée.**



Dessins de Guillaumeng (160).

**La lecture du courrier**

**(journal La Marmite, 160<sup>e</sup> R.I.)**

### **Au front, avec le 13<sup>e</sup> R.I. :**

Depuis le 5 août 1914, le 13<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie a quitté les casernes Pittié de Nevers et Charbonnier de Decize. Après de brefs engagements dans les faubourgs de Sarrebourg (ville allemande depuis 1871), le 13<sup>e</sup> R.I. recule vers Epinal. En septembre 1914, il est acheminé par train à Sainte-Menehould, en Champagne ; puis il est engagé dans une interminable guerre de tranchées à l'Est de Saint-Mihiel. Le secteur du Bois-Brûlé, de la Tête à Vache et de la forêt d'Apremont est disputé, mètre par mètre, entre les troupes françaises et les Bavarois.

A partir du 17 mars 1916, le 13<sup>e</sup> R.I. est déplacé au nord. Il prend position dans le secteur des Hauts de Meuse, d'abord à la Côte des Hures, puis aux Eparges. C'est un immense cloaque de terrain glaiseux labouré par les bombes, et de forêts déchiquetées. Le relief complexe permet aux patrouilles des deux camps de se glisser entre les lignes adverses. La pluie persistante a transformé les trous d'obus en mares où les soldats égarés s'enlisent littéralement ; plusieurs blessés sont morts noyés.

Fin avril, à la suite d'un *coup de main*, les Allemands envahissent les tranchées de première ligne. Ce n'est qu'au prix de contre-attaques suicidaires que les tranchées sont reconquises. Deux Nivernais, le lieutenant de réserve Charles Thépénier et l'adjudant Louis Chaussard sont tués. Autre affrontement meurtrier le 24 juin pour conquérir un entonnoir. Le 27 juin, le régiment, encore une fois épuisé et réduit à un tiers de ses effectifs, part au repos au camp de Belrain.

Le 12 juillet, montée en première ligne et violents combats à Tavannes, au Bois-Fumin et au Bois de la Vaux-Régnier (au sud du fort de Vaux). C'est la fin de la grande offensive allemande contre Verdun. Repos au village de Belrupt. Retour en première ligne, cette fois dans la Tranchée de Calonne.

Le 15 septembre 1916, le 13<sup>e</sup> est relevé. Il est dirigé vers le camp de Saffrais (Meurthe-et-Moselle). Il reçoit des renforts, qui sont entraînés. Et, le premier décembre 1916, le régiment embarque en gare de Vézelize, en direction d'un autre front, la Somme.

### **Le 79<sup>e</sup> R.I., de l'Argonne à la Picardie :**

Le 79<sup>e</sup> R.I. est arrivé en garnison à Decize et Saint-Léger-des-Vignes en mars 1915. L'année suivante, tandis que les compagnies en formation s'entraînent au Champ de Tir ou dans les bois de La Machine, les autres soldats combattent dans deux zones très meurtrières.

Le 26 janvier 1916, le 79<sup>e</sup> passe sur la rive droite de la Moselle. Il est disposé autour des villages de Tonnoy et Coyviller. Une nouvelle période d'exercices se déroule, puis le régiment remonte en première ligne le 12 février : deux bataillons sont à Brin-sur-Seille, un village placé sur la frontière avec la Lorraine occupée, une position stratégique pour la défense de Nancy. Le 27 février arrive du dépôt un renfort de 39 hommes.

Un mois plus tard, le 79<sup>e</sup> est à nouveau embarqué dans des trains, depuis les gares de Ludres et Jarny, vers un autre secteur menacé: Esnes-en-Argonne, à quelques kilomètres de la colline du Mort-Homme et de la cote 304. Au début du mois d'avril, le 79<sup>e</sup> R.I. occupe cette dernière position. Ses hommes sont envoyés faire des coups de main dans les premières lignes

ennemies, ils détruisent plusieurs passerelles sur un ruisseau.

Mais, le 6 et le 9 avril, il faut reculer face à une série d'attaques allemandes. Le régiment perd 5 officiers et 300 hommes de troupe. Il parvient tout de même à maintenir l'essentiel de ses positions : *"Les hommes se dressent sur les parapets renversés par les obus et, aidés par les feux des mitrailleuses, arrêtent instantanément cette attaque qui reflue sur le ruisseau des Forges et remonte vers le Nord, poursuivie par nos feux<sup>[7]</sup>."*

Le 10 avril, nouveau combat rapproché : *"Entraînés par les officiers, les hommes épargnés par le bombardement se lèvent ; les rares mitrailleuses restées intactes entrent en action et l'attaque ennemie semble arrêtée. Mais le mouvement offensif ennemi s'accroît sur la droite. L'attaque d'infanterie revient avec violence, appuyée par un tir formidable d'artillerie lourde. Toutes les mitrailleuses sont anéanties. Décimées et menacées d'être coupées sur leur arrière, les unités du Premier Bataillon sont obligées de céder le terrain. Les rares survivants se groupent autour de leurs officiers restés debout et se replient pas à pas en combattant<sup>[8]</sup>."*

L'ennemi est enfin repoussé, mais le 79e a perdu pendant cette semaine 32 officiers, dont 2 chefs de bataillons, et 1424 hommes, dont 224 tués et 635 disparus. Un petit groupe de disparus réapparaît quelques jours plus tard. Le 12 avril, le général Balfournier passe en revue les débris du régiment, qui est relevé et part en autobus vers les villages de Ville-sur-Tourbe et l'Isle-en-Rigaud. Là, le 79e reçoit le renfort de deux officiers et de 300 hommes de troupe de la classe 1916, arrivés du dépôt. Le général Vuillemot passe une nouvelle revue. Le régiment est cité à l'ordre du 20e Corps d'Armée, plusieurs décorations sont distribuées.

A la fin du mois de mai 1916, le 79e rejoint le front de Picardie. Il est cantonné autour de Bray-sur-Somme et Curlu. Pendant la première semaine de juillet, il est engagé dans une attaque d'envergure qui se conclut par la prise de tranchées allemandes entre Curlu et Maricourt, par la prise du village de Hem et de la ferme de Monacu. Le 79e est relevé par la 2e Brigade de Chasseurs. Durant ces opérations, il a eu 80 tués (parmi lesquels figurent François Joly et François Paraudin, de Champvert) et 319 blessés. Suit une période de repos près de Corbie. Le lieutenant-colonel Mangin est promu chef d'Etat-Major du 32e Corps d'Armée. Il est remplacé à la tête du 79e par le colonel René Rousseau.

26 juillet 1916 : retour à Maricourt. Le 79e occupe un réseau de

[ 7] J.M.O. du 79e R.I., feuillet 14, S.H.A.T., Vincennes.

[ 8] *Ibidem*, feuillet 15.

tranchées, aux noms très évocateurs. *Le Vilebrequin*, *La Scie*, *Les Clous*, *La Vrille* et *Les Equerres* ont dû être dénommés par un menuisier. D'autres boyaux s'appellent *Les Godiches* et *Le Tortillard*. Quant à *La Pestilence*, au *Sauve qui peut*, ce sont des tranchées où il ne fait pas bon s'attarder.

Le 15 août 1916 commence une période de vraie détente. Un train conduit les soldats à Belleville-sur-Mer, près de Dieppe. Jusqu'au début d'octobre, les hommes du 79e partagent leur temps entre l'instruction et des permissions à Dieppe ou à Paris. Chaque matin, de 7 h à 9 h, ils ont le droit de prendre des bains de mer. Ils reçoivent le renfort de 141 hommes venus du dépôt. L'effectif du régiment est de 2558 personnes.

Quelques jours de manoeuvres précèdent un nouveau séjour au front, près de Maurepas. Il s'agit de réorganiser les lignes, avant de les céder à l'armée anglaise. La liaison est faite avec trois unités anglaises, *The Warwickshire*, *The Irish Fusiliers* et *The Seaforth Highlanders*. Cette brève transition se solde, malgré toute la vigilance, par 16 tués, 17 blessés et 40 malades évacués (dont 20 pour oedèmes au pied, conséquence du froid intense).

Le 79e R.I. prend encore une fois le train en direction de Nancy. Il doit défendre le glacis Nord-Est de Pont-à-Mousson. En mai 1917, il est placé sur le Chemin des Dames, au Sud de Laon. Il participe à l'une des attaques-suicides de l'offensive Nivelle, en liaison avec le 160e et le 69e. A cette occasion, les hommes du 79e prennent 203 prisonniers allemands, mais leurs pertes sont importantes: 48 tués et 145 blessés.



UN STRATÈGE

— Oui, monsieur! s'ils ont mis un corps d'armée contre nous à cet endroit c'est qu'ils avaient dégusté ailleurs! Alors! Alors!!! Pourquoi est-ce qu'on n'a pas attaqué là où il manquait? Pourquoi? Pourriez-vous m'en le dire, monsieur ???

## La poésie des tranchées.

Cf. *La Marmite*, gazette des 160<sup>e</sup> et 360<sup>e</sup> R.I.,  
deux régiments nivernais formés à Saint-Pierre-le-Moûtier.

<p><b>Premier Mars 1916 :</b></p> <p style="text-align: center;"><i>Lettre à la Fiancée.</i></p> <p><i>"Je t'écris, chère bien-aimée, Comme je peux... sur mes genoux. Ce n'est pas luxueux chez nous : Les divans n'y sont pas très doux. On s'assied sur la terre nue, Mais j'ai, pour parer ce séjour, L'espoir au coeur de ton amour Si je reviens jamais... un jour. J'ai là, devant moi, ta dernière lettre. Je la sais par coeur, crois-moi, Car c'est en mon coeur plein d'émoi Que j'ai gravé ce doux envoi En attendant de te mieux connaître</i></p> <p>;</p> <p><i>Et je crois voir en mon sommeil Ton regard clair et pareil A la caresse du soleil. Un jour viendra, ma bien-aimée, Un jour de gloire et de bonheur Où, dessous l'arc évocateur, Passera, cortège vainqueur, Notre nouvelle Grande Armée. Et nous entrerons dans Paris, Hirsutes, laids, sublimes, gris, Drapeaux flottants, fusils fleuris. Et s'il fallait qu'alors s'achève Mon beau songe d'amour lointain, Je bénirais encor la main Qui, d'un grand geste de dédain, Meurtrirait l'aile de mon rêve. Adieu... si je meurs, ça se peut, De cet amour, pour toi un jeu, Chère, porte le deuil... un peu !"</i></p> <p>G.D..., des tranchées du 360e.</p>	<p><b>Premier Avril 1916 :</b></p> <p><i>"Un Poilu ? C'est un tas de glaise et de grésil, Agrémenté d'un sac, aggravé d'un fusil ; ça vous a constamment la bouffarde à la bouche, C'est velu comme un ours ; ça prend un air farouche. [...] ça mange on ne sait quand, ça vit comme un termite, C'est fier comme un vidame, et pur comme un ermite, C'est informe, innommable, et c'est couvert de poux, C'est votre fiancée, Madame... ou votre époux."</i></p> <p><b>Premier Juin 1916 :</b></p> <p><i>"Le cuistot a les mains sales, Une barbe magistrale, Ses cheveux ne se peign'nt plus ; Dans ses doigts noirs il se mouche, Dans du fumier il se couche : Enfin, c'est un vrai poilu."</i></p> <p>(Sergent André Dambrun, sur l'air du <i>Clairon</i> de Déroulède).</p> <p><b>Premier Août 1916 :</b></p> <p><i>Nos Guitounes (air du Clairon de Déroulède). "Ce n'est pas un' cathédrale Souvent même elle est bancale, La guitoune des poilus. Mais elle est hospitalière, Car tout c'qui s'meut sur la terre Semble y vivre confondu."</i></p> <p style="text-align: center;"><i>(Un poilu du 360e).</i></p>
--	--

--	--	--